



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

19 (2004)

Femmes et images

Maria Lúcia MOTT

Une sage-femme franco-brésilienne à Rio de Janeiro au XIXe siècle

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Maria Lúcia MOTT, « Une sage-femme franco-brésilienne à Rio de Janeiro au XIXe siècle », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 19 | 2004, mis en ligne le 27 novembre 2006, consulté le 10 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/658> ; DOI : 10.4000/clio.658

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/658>

Document généré automatiquement le 10 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Maria Lúcia MOTT

Une sage-femme franco-brésilienne à Rio de Janeiro au XIXe siècle

Pagination de l'édition papier : p. 223-233

- 1 Traditionnellement, l'histoire de l'obstétrique dans le Brésil du XIXe siècle évoque l'existence de deux types de sages-femmes : d'un côté, les sages-femmes traditionnelles, montrées comme des femmes âgées, ignorantes, analphabètes, sans morale, superstitieuses ; de l'autre, la figure surprenante et exceptionnelle de Mme Durocher, la première sage-femme diplômée du Brésil, attirant l'attention non seulement par son expérience professionnelle, mais aussi parce qu'elle portait des vêtements d'homme.
- 2 Née à Paris en 1809, Marie Joséphine Mathilde Durocher arrive au Brésil en 1816. En 1834, vers l'âge de vingt-cinq ans, elle devient la première sage-femme diplômée qui réalise, dans l'espace d'une cinquantaine d'années, plus de 5 500 accouchements. Elle fut aussi la première à publier des textes dans le domaine de l'obstétrique (1848) et la seule à se faire admettre au XIXe siècle, au sein de l'Académie Impériale de Médecine (1871). Elle s'est également intéressée à des questions sociales, écrivant un projet de contrôle des nourrices et un opuscule sur la façon de procéder pour émanciper des esclaves.
- 3 Cet article analyse la trajectoire de cette femme exceptionnelle¹. S'il permet de présenter une sage-femme ayant une grande expérience et jouissant d'un grand prestige, il souligne aussi que par certains aspects, sa vie ressemblait à celle des autres femmes du Brésil urbain du XIXe siècle qui vivaient du même métier, mais également à celle des couturières et modistes françaises qui avaient traversé l'Atlantique « pour faire l'Amérique ».

Des Françaises à Rio de Janeiro

- 4 À partir de 1814, avec la chute de Napoléon, une population d'origine française, variée quant au sexe, à l'âge, au statut familial, à la condition sociale et à la profession, arrive au Brésil². Parmi les trois cents Français immigrés au Brésil entre 1808 et 1820, la plupart sont des hommes célibataires. Mais il y a également des femmes mariées, veuves ou célibataires parmi lesquelles plusieurs déclarent avoir un métier (artisanes, couturières, institutrices, danseuses)³. Dans la courte autobiographie que Mme Durocher a ajoutée à l'article « Deve ou não haver parteiras ? » (Doit-il y avoir des sages-femmes ou non ?), elle évoque son émigration mais dit en ignorer les raisons. En 1816, mère et fille sont d'abord allées à Anvers, en Belgique, où a probablement été prise la décision de se rendre au Brésil⁴.
- 5 Lors de son arrivée au Brésil, Anne Durocher a dû compter sur l'aide de compatriotes pour avoir un crédit lui permettant d'ouvrir une boutique. L'endroit choisi, le centre de la ville, était excellent pour le type de commerce qu'elle développait : tissus, articles de mercerie, robes et accessoires féminins, gants, chapeaux et fleurs de plume. Au début des années 1820, la boutique vendait, outre les marchandises provenant de France, quelques produits nationaux, comme des fleurs en plumes d'oiseaux. Les rapports et les mémoires envoyés annuellement par les représentants du gouvernement français au Brésil évoquent le commerce croissant des marchandes de modes et la multiplication des boutiques dans les rues. « Même les noires » s'habillaient à la française et les couturières françaises étaient débordées de travail, affirme un auteur⁵. Joséphine a gardé de sa mère l'image d'une femme entreprenante : « ma mère a été la première Française à ouvrir une boutique de tissus français et à laisser la boutique ouverte le soir : je me souviens bien lorsqu'il y avait plein de monde rue des Ourives, que seulement deux boutiques françaises n'avaient pas voulu ouvrir le soir »⁶. À côté de sa fille caissière, Anne Durocher employait cinq esclaves qui travaillaient comme couturières dans son établissement. On attribuait le succès des boutiques tenues par des Françaises à la présence des femmes «qui apportaient de Paris le dynamisme des affaires et l'accueil des clients». On leur prêtait souvent une «réputation douteuse». Des histoires fantastiques de marchandes de

modes avides d'argent qui auraient eu des liaisons sexuelles avec des hommes provenant de différents pays et couches sociales, blancs et noirs, abondent dans la littérature sur le XIXe siècle brésilien. En France, les couturières et les marchandes de modes n'avaient pas bonne réputation non plus : plusieurs d'entre elles étaient considérées comme des prostituées et/ou des proxénètes⁷. Cette réputation a traversé l'Océan, confortée par le fait qu'elles aient émigré et dû affronter, souvent seules, des mois de voyage en bateau à voile, décision que beaucoup d'hommes hésitaient à prendre ; qu'elles se soient consacrées au commerce en détail, peu prestigieux ; qu'elles aient eu des activités rémunérées et éloignées des responsabilités domestiques ; qu'elles se soient passé d'une figure masculine pour gagner leur vie ; qu'elles soient restées près des fenêtres pour mieux profiter de la lumière du jour et mener leurs travaux de couture et de broderie, ce qui leur permettait de voir la rue et d'être vues par les passants. Sans compter le fait de se consacrer à un type d'affaire qui avait pour but la séduction et le charme des femmes, ou de transgresser certaines normes de conduite imposées au sexe féminin : Anne Durocher était une mère célibataire et Josephine elle-même qui a travaillé comme caissière, fleuriste, partenaire et propriétaire de la boutique de mode, le sera également, quelques années plus tard.

6 À partir de la fin de la décennie de 1820, la boutique commence à décliner et en 1829, après une longue maladie, Anne Durocher meurt⁸. Pendant près de trois ans, Josephine continue comme propriétaire de la boutique, mais en juin 1831, celle-ci ne lui appartient plus. La période de la perte de la mère et de la crise commerciale de la boutique correspond exactement aux deux grossesses de Joséphine et à son veuvage. Pedro David, son compagnon, a été tué. C'est ainsi qu'en moins de quatre ans, et à près de 23 ans, Joséphine se retrouve orpheline et veuve avec deux enfants en bas-âge.

7 Le portrait le plus connu de Mme Durocher – celui de la sage-femme qui portait des vêtements d'homme – date de cette période. «En 1832, à cause du déclin de la boutique, j'ai laissé ce commerce que ma mère m'avait légué, déjà au début de sa décadence. Mère de deux enfants sans père et ne disposant que de peu d'argent (5 *contos* et quelques⁹), j'ai dû réfléchir sérieusement sur les moyens que je devais adopter pour élever mes enfants, leur donner une formation et des gains honnêtes». L'idée de se consacrer au métier de sage-femme lui est donc venue à l'esprit, à partir de l'exemple de deux sages-femmes françaises – Mme Pipar, qui avait été logée chez elle à la fin des années 1820, et Mme Berthou, sage-femme d'un hôpital à Rio de Janeiro¹⁰.

8 Suivant le modèle de son pays d'origine, Mme Durocher s'inscrit en 1834 au cours d'accouchement créé en 1832 à la Faculté de Médecine de Rio de Janeiro. Elle est la première élève à s'y inscrire et à y obtenir le diplôme¹¹. Elle complète sa formation grâce à des cours privés donnés par des médecins. Le choix du métier a été suivi de deux autres décisions extrêmement importantes : celle d'adopter la nationalité brésilienne et celle de s'habiller en homme¹². L'accueil que les Durocher avait reçu dans le pays et le nombre d'amis qu'elles s'y étaient faits depuis leur arrivée, déterminèrent la première. Le choix de la nationalité est un hommage rendu à la nouvelle patrie. Elle écrit : « Enthousiasmée comme on l'est à l'âge de vingt-quatre ans, moment où l'on projette une nouvelle vie, j'ai compris que par gratitude au pays, berceau de ma seconde enfance, moi, la première élève qui allait s'inscrire à la Faculté de Médecine de Rio de Janeiro, devais être Brésilienne. Voilà pourquoi j'ai cherché à me faire naturaliser »¹³. Quant au choix des vêtements masculins qu'elle a portés pendant plus de cinquante ans d'exercice professionnel, elle l'a fait alors qu'elle fréquentait encore les cours d'accouchement. Le médecin Rodrigo Otávio, qui l'a connue personnellement, affirme qu'elle s'habillait en noir, qu'elle portait en bas une simple jupe, en haut une veste d'homme, col et cravate d'homme et un petit haut-de-forme en entonnoir. Mme Durocher explique : « j'ai adopté des vêtements qui me semblent non seulement confortables pour ma profession, mais aussi plus discrets et propres à une sage-femme. Je croyais que mon apparence devait influencer le moral de la femme, cela lui inspirait plus de confiance et faisait distinguer la sage-femme des femmes en général »¹⁴. Quoique désireuse de servir de modèle aux sages-femmes diplômées, elle a été sur ce point plus ridiculisée que suivie. De fait, ses choix l'amènent à

renoncer aussi bien à la nationalité française qu'à l'allure féminine, et suggèrent le désir de se créer d'autres références d'identification. Voulait-elle effacer son passé sans prestige de « marchande de mode » française ?

La sage-femme dans son activité

- 9 Mme Durocher décrit les années 1833 et 1834 comme consacrées à sa formation dans son nouveau métier. Mais, en 1833, avant même de la commencer, elle pratique déjà des accouchements. L'Académie de Médecine de Rio de Janeiro conserve un document précieux, les « Registres de la Clinique d'accouchements de Mme Durocher » entre 1833-1868. D'après ces registres, elle s'est occupée sans problèmes apparents de cinq clientes en mars et avril 1833. En 1834, alors qu'elle est encore élève, le nombre de clientes monte à vingt-quatre. Les conditions dans lesquelles elle a réalisé ces accouchements – seule ou comme assistante d'un médecin ou d'une sage-femme – ne sont malheureusement pas précisées. À la fin de l'année 1834, elle annonce ses services dans la presse : « Marie Joséphine Mathilde Durocher, (...) annonce au public qu'après avoir fini son cours d'accouchement à l'Académie Médico-Chirurgicale de Rio de Janeiro, elle a été admise le 25, à la suite de son examen, offrant par conséquent ses services à celles qui en ont besoin, sans excepter personne, quelle que soit sa condition, ayant comme seule ambition d'accomplir avec dignité les devoirs que le titre de sage-femme lui impose »¹⁵. Pendant l'année qui suit l'obtention de son diplôme, elle assiste cinquante femmes, et un an plus tard, le nombre a déjà presque doublé. Si au début de l'exercice de son métier, elle accouchait des femmes esclaves et des noires libres, plus tard sa clientèle sera également composée de membres de familles de médecins, de commerçants, de militaires, de journalistes, de politiciens et même de la noblesse.
- 10 Outre les accouchements, elle s'occupe aussi de problèmes gynécologiques, de soins aux nouveau-nés, d'expertises médico-légales et de conseils pour le choix des nourrices. Elle a un cabinet chez elle et, au moins pendant les années 1870, annonce ses services sur une enseigne affichée sur sa porte avec son nom et sa profession. Elle partage un temps son cabinet avec d'autres sages-femmes et avec des médecins. Elle visite également les clientes car les accouchements se produisaient alors presque exclusivement au domicile de la parturiente ou chez quelqu'un de son entourage. L'accouchement chez une sage-femme qui dispose de quelques chambres ne s'est développé qu'au cours du siècle et les établissements ont commencé à être connus sous le nom de maisons de maternité. En général y étaient accueillies les esclaves, les femmes noires libres, et les femmes qui, pour une raison quelconque, ne pouvaient pas accoucher chez elles, comme par exemple celles qui venaient de la campagne, les mères célibataires et les veuves. Malgré l'importance du service et du secours donnés aux femmes, ces établissements étaient mal vus car soupçonnés d'abriter des avortements ou des naissances illégitimes, « pour que des femmes perdues et des femmes adultères aient le produit de leurs amours »¹⁶. À partir de la décennie de 1830, les journaux de Rio de Janeiro ont commencé à diffuser des annonces de maisons de santé assurant plusieurs spécialités médicales. Certaines avaient des chambres (individuelles et collectives) pour une clientèle diversifiée (des hommes et des femmes libres et esclaves) où l'on faisait entre autres des accouchements. Mme Durocher a dirigé la Maternité d'une maison de santé où elle pratiquait des accouchements ordinaires tandis qu'un médecin s'occupait des cas graves.
- 11 Bien qu'elle soit devenue une professionnelle reconnue, bien qu'elle soit appelée auprès des femmes de médecins, bien que sa technique et sa thérapeutique aient mérité l'approbation de la plupart des accoucheurs de la période, bien qu'elle ait conquis la fidélité de la clientèle – elle a assisté une même femme à quinze reprises et a pratiqué l'accouchement de trois générations d'une même famille –, à partir de la fin des années 1860 le nombre d'accouchements qu'elle réalise diminue alors que la population de Rio de Janeiro s'accroît. C'est que la concurrence augmente. Une recherche dans l'Almanach Laemmert – sorte d'annuaire des consommateurs – pour la période 1844-1868, révèle une augmentation du nombre d'annonces de « Sages-femmes, de maisons de maternité et de maisons de santé » dans la ville. En 1844, seulement six sages-femmes offraient leurs services ; en 1848, leur nombre monte à douze ; en 1858, à seize ; et en 1868, elles sont déjà vingt-deux. Parallèlement, l'on peut également vérifier une

augmentation progressive du nombre d'annonces de médecins accoucheurs, de médecins qui soignent des maladies de l'utérus et des maladies de femmes. La diminution de la clientèle de Mme Durocher tient aussi sans doute à son âge : elle avait quarante-six ans lorsque le nombre d'accouchements annuels atteint le chiffre maximal de 181. En 1868, elle a soixante ans. Bien qu'elle ait la maîtrise du maniement du forceps, sa routine professionnelle est très dure : parfois elle assiste deux femmes en couches par jour, elle est appelée pour les urgences à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Outre les visites aux nouvelles accouchées les jours qui suivent l'accouchement (avec les moyens de transport précaires de l'époque), il lui arrive de rester auprès d'une femme en travail près de dix heures. Dans les années 1880, à plus de soixante-dix ans, lorsqu'elle rapporte à l'Académie de Médecine le cas de la mort d'une cliente, on se rend compte de l'épuisement physique et émotionnel auquel elle a souvent été soumise. Elle raconte qu'appelée pour assister une primipare, particulièrement impressionnable et indocile – car elle avait rendu difficiles voire impossibles les examens nécessaires pour le diagnostic de la grossesse – elle a fait venir un médecin qui a tardé à arriver. Elle n'a donc pu compter que sur l'aide d'une amie de la famille et déclare : « C'est moi qui suis restée du début à la fin, qui ai dû lutter contre toutes les contrariétés pendant dix heures »¹⁷. Elle n'était pas favorable à ce que l'on accélère le travail de l'accouchement naturel à l'aide de médicaments, d'artifices ou de chirurgie. Elle n'aimait pas non plus laisser ses clientes avant d'avoir totalement fini son travail. Or, en 1836, une de ses patientes serait restée neuf jours (216 heures) soumise au travail d'accouchement.

12 Quelques textes écrits par Mme Durocher elle-même, basés sur des observations effectuées dans sa clinique, suggèrent qu'avec le temps elle devient une vraie spécialiste, s'occupant d'accouchements compliqués – au cours desquels des sages-femmes, des matrones, voire des médecins, avaient besoin d'un avis ou alors ne se trouvaient pas capables d'agir. Elle pratique la plupart des opérations obstétriques connues à cette époque-là, telles que l'application du forceps et l'embryotomie¹⁸. Elle sait faire face à l'éclampsie et à l'hémorragie, complications redoutées et parfois fatales des accouchements, elle sait réanimer un fœtus en rétablissant sa respiration. Elle est la seule femme du Brésil et la seule sage-femme à être membre de l'Académie de Médecine au XIXe siècle. De son admission en 1871 à la fin des années 1880, où elle a près de quatre-vingt ans, elle participe de manière importante aux activités de cette institution. Elle fréquente les séances, justifie ses absences, diffuse les résultats de ses observations cliniques, participe à quelques commissions, arrivant même à faire des suggestions sur des politiques publiques de santé, à critiquer le travail développé par l'organe responsable de la surveillance de l'exercice professionnel et du combat contre les épidémies, à condamner ou approuver l'utilisation de certains médicaments. De plus, elle publie plusieurs textes dans la revue de l'Académie, notamment l'article « Considerações sobre a clínica Obstétrica » (« Des considérations sur la clinique obstétrique ») où elle présente des faits et des résultats rassemblés pendant plus de cinquante ans d'exercice. Cet article peut être considéré comme le document le plus complet publié sur la pratique obstétrique au Brésil durant tout le XIXe siècle¹⁹. Malgré la reconnaissance acquise, Mme Durocher se présente comme une professionnelle extrêmement prudente : en cas de difficulté, elle demande la présence du médecin de la famille, d'un accoucheur voire d'une équipe de médecins. Toutes ces précautions, plus le fait d'être membre de l'Académie de Médecine et les nombreux éloges ne veulent pas dire qu'elle ait obtenu une reconnaissance unanime. Ses articles font de nombreuses allusions dirigées à ses détracteurs, parfois anonymes, ce qui montre qu'elle a dû affronter méfiance et médisances.

13 S'agissant des expertises médico-légales qui font partie des activités normales d'une sage-femme, on a peu de documentation. Mme Durocher raconte que la police lui demande d'examiner des femmes dans des affaires d'attentats à la pudeur, de déflorations, de viols, d'infanticides, pour des attestations de grossesse, pour évaluer la date d'accouchement ou vérifier l'état du fœtus²⁰. Elle raconte d'un ton ironique un cas datant des premières années de sa carrière. Dans une affaire de défloration, elle cherche des conseils auprès d'un avocat, elle achète des livres de médecine légale qu'elle étudie toute la nuit. Une matrone appelée pour la même chose, avait apporté un œuf. Curieuse, Mme Durocher lui demande pourquoi et

l'accoucheuse, « une noire de 35 à 40 ans », lui répond : « Vous croyez que je ne sais pas ? Regardez, j'apporte le "tira-teima" (la preuve catégorique) ». Si l'œuf entrait, cela prouvait que la jeune fille n'était plus vierge, dans le cas contraire, elle avait conservé sa virginité. Après l'examen, Mme Durocher aurait dit à sa collègue : « Vous voyez, vous ne vous êtes pas servie de l'œuf, maintenant vous pouvez en profiter pour faire du lait de poule »²¹.

14 Une autre activité qu'elle exerce quasi quotidiennement depuis 1834 concerne le choix des nourrices. Elle examine les candidates pour évaluer leur constitution physique et vérifier la quantité et la qualité de leur lait. En 1849, elle publie un livre sur la question. Elle envoie également un projet d'inspection des nourrices à la Chambre Municipale de Rio de Janeiro.

15 À Rio de Janeiro, Madame Durocher n'est pas la seule sage-femme à avoir eu une carrière aussi longue : Felícia Hosxe, qui a obtenu son diplôme à Montpellier, a fait des accouchements pendant plus de quarante ans dans cette ville, Paulina Henriques a assisté au moins 1 400 femmes en couches. Ses relations avec les autres sages-femmes semblent ambiguës : elle s'efforce d'obtenir de l'Académie de Médecine une meilleure formation professionnelle pour ses collègues et insiste en même temps sur l'instauration d'une inspection du travail sur l'action professionnelle des matrones. Dans ses écrits, elle ne remet jamais en question la primauté des médecins en matière d'obstétrique, estimant que la sage-femme doit être une infirmière instruite pour mieux combattre les préjugés contre la médecine. Elle entretient une relation assez cordiale avec certaines de ses collègues. Outre les deux sages-femmes françaises citées précédemment, elle parle de deux Brésiliennes à qui elle aurait fourni les moyens d'obtenir un diplôme de sage-femme. Au reste certaines d'entre elles lui témoignent leur gratitude. L'amitié qui la lie à Luíza Hosxe Cardoso s'exprime dans une annonce publiée par cette dernière appelant à célébrer une messe «à la mémoire de l'amie et collègue Durocher»²².

16 En ce qui concerne ses honoraires, dernier point à envisager, le prix demandé pour un accouchement, à Rio de Janeiro, variait selon la situation sociale et la fortune de la femme en couches, le niveau de difficulté présenté par l'accouchement, la réputation de la sage-femme et/ou de l'accoucheur. Néanmoins, rien n'indique dans les articles ou dans les annonces de Mme Durocher le prix demandé aux clientes. Quelques auteurs qui l'ont connue de son vivant affirment qu'elle a été très riche mais qu'elle est morte extrêmement pauvre. Le fait d'avoir fait des accouchements aux côtés des plus célèbres accoucheurs de son temps, d'avoir travaillé pour des familles de l'élite, d'avoir été appelée pour des accouchements compliqués, lui a sans doute apporté, à l'apogée de sa carrière, une aisance considérable. Pourtant, à l'exception de la période 1844-1861, où elle a vécu pendant dix-sept ans dans la même maison, son changement fréquent d'adresse, constaté tout au long de sa carrière grâce aux annonces, peut suggérer qu'elle a toujours été locataire. Son tombeau, construit par une ancienne cliente, peut être interprété à la fois comme le signe de l'amitié et de la reconnaissance qu'elle a suscitées et de sa pauvreté à la fin de sa vie. Cependant, l'ambition exprimée de son vivant – offrir, par l'exercice du métier de sage-femme, des études et un « métier honnête » à son fils – a sans doute été accomplie, car Pedro David, seul fils arrivé à l'âge adulte, est mort premier lieutenant de l'Armée brésilienne...

Bibliographie

ANNONCE, 02/01/1894, *Jornal do Comércio*, Rio de Janeiro.

— 13/06/1861, *Jornal do Comércio*, Rio de Janeiro.

— 17/01/1843, *Jornal do Comércio*, Rio de Janeiro.

— 17/02/1842, *Jornal do Comércio*, Rio de Janeiro.

ARCHIVES NATIONALES, 1925, Conde de Gestas. « Relatório do cônsul francês no Rio de Janeiro Conde de Gestas, février », in Coleção DORIA Escragnolle, *Relação dos Documentos Franceses colhidos nos Arquivos da França* (extraits), Rio de Janeiro.

— 1960, *Os Franceses residentes no Rio de Janeiro (1808-1820)*, Rio de Janeiro, Publicações do Arquivo Nacional, 1e série, v. 45, p. 1-38.

BEAUVALET-BOUTOUYRIE Scarlet, 1999, *Naître à l'hôpital au XIXe siècle*, Paris, Belin.

- BENABOU Érica-Marie, 1987, *La Prostitution et la police des mœurs au XVIIIe siècle*, Paris, Perrin.
- COSTA Emília Viotti, 2000, « Alguns aspectos da influência francesa em São Paulo na segunda metade do século XIX », *Revista de História*, n° 142-3, p. 277-308.
- DEVEZA G., 1976, *Um precursor do comércio francês no Brasil*, São Paulo, Editora Nacional, Brasília, INL.
- DIAS Maria Odila L. da S., 1984, *Quotidiano e Poder*, São Paulo, Brasiliense.
- DUROCHER Maria Josephina Mathilde, 1870, « Deve ou não haver parteiras ? », *Anais Brasilienses de Medicina*, Rio de Janeiro, vol. 22, 5, p. 256-271, oct.
- 1871a, « Deve ou não haver parteiras ? », *Anais Brasilienses de Medicina*, Rio de Janeiro, vol. 22, 9, p. 289-302, fév.
- 1871b, « Deve ou não haver parteiras ? », *Anais Brasilienses de Medicina*, Rio de Janeiro, vol. 22, 10, p. 329-336, mars.
- 1886, « Um caso de terminação fatal », *Anais da Academia de Medicina*, n. 1, v. 3, p. 359-366, janv-mars.
- 1887, « Considerações sobre a clínica Obstétrica », *Anais da Academia de Medicina*, janv.-mars, v. 2, n. 3, p. 240-342.
- GÉLIS Jacques, 1988, *Sage-femme ou médecin : une nouvelle conception de la vie*, Paris, Fayard.
- GUIMARÃES Antenor A.R., 1858, *Da responsabilidade dos médicos, farmacêuticos e parteiras no exercício de suas profissões*, Thèse soutenue à la Faculté de Médecine de Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, Tip. Imparcial.
- KNIBIEHLER Yvonne et FOUQUET Catherine, 1983, *La Femme et les médecins*, Paris, Hachette.
- LEITE Miriam M. (dir.), 1984, *A condição feminina no Rio de Janeiro*, São Paulo, Hucitec, Brasília, INL.
- LOBO Gama, 1865, « Medicina no Rio de Janeiro », *Anais Brasilienses de Medicina*, v. 17, 5, p. 188, sept.
- LUCCOCK John, 1975, *Notas sobre o Rio de Janeiro e partes meridionais do Brasil*, São Paulo/ Belo Horizonte, EDUSP/Itatiaia.
- MARLAND H. (dir.), 1993, *The Art of Midwifery : Early Modern Midwives in Europe*, London, Routledge.
- MOTT, Maria Lúcia de Barros, 1998, *Parto, parteiras e parturientes no século XIX : Mme Durocher e sua época*, Thèse de Doctorat, Département d'Histoire FFCLUSP.
- PARTEIRAS, 1849, *Almanaque Laemmert Administrativo, Mercantil e Industrial da Corte e do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Tip. Laemmert.
- RIOT-SARCEY Michèle et VARIKAS Eleni, 1988, « Réflexions sur la notion d'exceptionnalité », *Les Cahiers de Grief*, n° 37-38, p. 77-90.
- SAY Horace, 1839, *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil et considérations sur les monnaies, les changes, les banques et le commerce extérieur*, Paris Guillaumin.
- SCHAMA Simon, 1992, *O desconforto da riqueza*, São Paulo, Companhia das Letras.
- SCHLICHTHORST C., 1943, *O Rio de Janeiro como é (1824-1926)*, Rio de Janeiro, E. Getúlio da Costa.
- SENNA Ernesto, 1895, *Notas de um repórter*, Rio de Janeiro, Jornal do Comércio.
- THÉBAUD Françoise, 1986, *Quand nos grands-mères donnaient la vie. La maternité en France entre les deux guerres*, Lyon, PUL.
- VERDIER Yvonne 1979, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard.

Notes

1 Voir ma thèse de doctorat : « Accouchement, sages-femmes et femmes en couches au XIXe siècle : madame Durocher et son temps » (Mott 1998). Contrairement à la plupart des sages-femmes brésiliennes du XIXe siècle, les sources concernant la vie personnelle et professionnelle de Mme Durocher peuvent être plus facilement trouvées – soit dans des documents manuscrits (fiche de naturalisation, diplôme de sage-femme, registres de sa clinique) soit dans des annonces publiées dans la presse et dans des almanachs, dans des articles écrits par des médecins, des thèses de médecine, des rapports, des livres de mémoires, etc.

2À la suite de l'invasion napoléonienne dans la péninsule ibérique, Don João, prince régent de Portugal, avec l'aide des Anglais, s'installa en 1808 avec la cour portugaise à Rio de Janeiro. Lors de son arrivée au Brésil, le prince décréta la fin de l'ancien pacte colonial, ouvrant les ports au commerce étranger, c'est-à-dire au commerce anglais. Avec la chute de Napoléon et le retour des Bourbons, les relations étrangères changèrent énormément : la France commença à faire concurrence aux Anglais sur les terres américaines, renforçant son influence à travers l'afflux d'hommes, de femmes, d'idées et de marchandises (Costa 2000 : 278-284).

3Archives Nationales 1960 : 1-38.

4Durocher 1871a : 296. Un fait qui attire l'attention dans la biographie de Mme Durocher est la présence dominante de femmes dans sa lignée. Samère, Anne Durocher, née à Nancy, est vue par ses contemporains comme une femme ayant eu une bonne formation, religieuse, partisane d'idées politiques libérales, élevée par une tante aisée qui habitait en Allemagne. A Paris, Anne a appris le métier de fleuriste. À cette époque-là, elle avait déjà une fille (Joséphine) d'un père dit « inconnu », et entretenait sa mère (la grand-mère de Joséphine) âgée et malade ; c'est après la mort de celle-ci qu'Anne quittera la France (Senna 1895 : 193).

5Archives Nationales 1825 : 73.

6Durocher 1871a : 296.

7Sur la réputation des marchandes de modes voir Benabou 1987.

8Senna 1895 : 194.

9En fait cinq *contos* représentait beaucoup d'argent. Avec cette somme, elle aurait pu ne pas travailler et acheter près de 10 esclaves, ce qui lui aurait permis de vivre très confortablement en les louant.

10Durocher 1871a : 298. À partir des années 1820, des sages-femmes françaises diplômées commencèrent à arriver à Rio de Janeiro, dépassant le nombre de sages-femmes brésiliennes diplômées presque jusqu'à la fin du XIXe siècle.

11Jusqu'à la fin du XIXe siècle, au Brésil, il n'y eut que deux cours officiels pour la formation de sages-femmes, l'un à Rio de Janeiro, l'autre à Salvador (Bahia). Créés en 1832, ces cours eurent un nombre très réduit d'étudiantes. Entre 1834 et 1876, treize étudiantes reçurent leur diplôme de l'école de sages-femmes de Rio de Janeiro (Mott 1998 : 128-9).

12Le fait que des femmes portent des vêtements d'homme au Brésil, au XIXe siècle, est connu. Il s'agissait d'une « espèce de défense, dans la vie quotidienne ; soit pour voyager incognito et être protégée contre la violence des routes ; soit pour mieux exercer les métiers d'homme, comme celui de charpentier ». Voir Dias 1984 : 33.

13Durocher 1871a : 298-9.

14Durocher 1871a : 299.

15*Jornal do Comércio* 02/12/1834.

16Lobo 1865 : 188. En France, la sage-femme qui assistait chez elle des femmes qui accouchaient n'était pas bien vue non plus. Louise Boursier conseillait à sa fille, qui avait la même profession, de ne jamais accueillir chez elle de femmes en couches, car sous le couvert d'une attitude charitable, elle pourrait favoriser la prostitution. Knibiehler et Fouquet 1983 : 178-9.

17Durocher 1886 : 365.

18La césarienne sur une femme vivante était une opération rare dans le Brésil du XIXe siècle. Mme Durocher a participé, à côté d'un médecin, à une césarienne sur un cadavre.

19Durocher 1887.

20L'attribution de cette fonction aux sages-femmes a été critiquée par quelques médecins Guimarães 1858.

21Durocher 1870a : 265.

22*Jornal do Comércio* 02/01/1894.

Pour citer cet article

Référence électronique

Maria Lúcia MOTT, « Une sage-femme franco-brésilienne à Rio de Janeiro au XIXe siècle », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 19 | 2004, mis en ligne le 27 novembre 2006, consulté le 10 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/658> ; DOI : 10.4000/clio.658

Référence papier

Maria Lúcia MOTT, « Une sage-femme franco-brésilienne à Rio de Janeiro au XIXe siècle », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 19 | 2004, 223-233.

À propos de l'auteur

Maria Lúcia MOTT

Maria Lúcia MOTT est docteur en histoire sociale (université de São Paulo, 1998). Spécialiste d'histoire des femmes du XIXe et du XXe siècle (Brésil), elle a particulièrement travaillé sur l'accouchement, les infirmières et la philanthropie. Elle a notamment publié : « Midwifery and the construction of an image in XIXth century Brazil », *Nursing History Review*, 2003 ; « Assistência ao parto : do domicílio ao hospital », *Projeto Historia*, 2002 ; « As parteiras e a assistência ao parto em São Paulo nas primeiras décadas do século XX », *Revista do Instituto Historia ao parto em São Paulo nas*, 2002 ; « Maternalismo, políticas públicas e benemerência no Brasil (1930-1945) », *Cadernos Pagu*, 2001 ; « Revendo a histpolíticas públicas e benemerência no Brasil », *Cadernos Pagu* 1999 ; « A parteira ignorante : um erro de diagnemerência no ? », *Estudos Feministas*, 1999.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Cet article est constitué de deux parties : la première concerne l'arrivée au Brésil en 1816, de Marie Joséphine Durocher (1809-1893), accompagnée de sa mère, et leur installation dans le nouveau pays en tant que « marchandes de modes » ; la seconde traite de la trajectoire professionnelle de Mme Durocher en tant que sage-femme. De fait, en 1834, elle devient la première sage-femme diplômée du pays, exerçant ce métier pendant plus de cinquante ans à Rio de Janeiro. L'approche biographique nous permet de constater que derrière une image de femme d'exception, sa vie ressemble à celle d'autres femmes vivant dans les villes brésiliennes du XIXe siècle, notamment les couturières et modistes françaises qui traversent l'Atlantique pour « faire l'Amérique » et les sages-femmes françaises et brésilienne qui y exercent leur profession.

Mots clés : ACCOUCHEMENT, Brésil, MODISTE, SAGE-FEMME, XIXe siècle

This article consists of two parts : the first one refers to the arrival of Marie Durocher (1809-1893) in Brazil in 1816, accompanied by her mother, and their settlement in the new country as « fashion trades-women » ; the second one deals with the professional path of Mrs. Durocher as a midwife. In 1834, actually, she becomes the first qualified midwife in the country, developing this practice in Rio de Janeiro for more than fifty years. The biographical approach allows us to observe that behind this image of an exceptional woman, her life resembles the one of other women living in the Brazilian cities of the 19th century, in particular the dressmakers and couturiers who cross the Atlantic Ocean to « faire l'Amérique » and the French and Brazilian midwives who there work in their profession.